

58 : AVENTURES MARINES ET VILAINES GROSSES BÊTES !



*Hippopotame dans un estuaire
(aquarelle sur sable et colle vinylique)*

Une curiosité insatiable pour ce monde empli de merveilles, un goût prononcé pour l'aventure, un optimisme et une confiance constante (frisant peut-être parfois l'inconscience) compte tenu des risques qui en sont le prix ; prompt à l'enthousiasme et à l'émerveillement : tels sont les ingrédients qui ont contribué à façonner mon existence. Cela m'a permis de mener plusieurs vies successives sur quatre continents, de parcourir des douzaines de pays différents dans le monde entier : pour des raisons tantôt professionnelles, tantôt culturelles, ou simplement sportives ; cela m'a en même temps donné l'occasion de rencontrer des personnages intéressants, y compris certains appartenant à des tribus dites primitives, et pas toujours les moins respectables.

Rétrospectivement ma vie peut rappeler les mouvements d'une aiguille de boussole : prompte à osciller, capable à l'occasion de notables écarts ; mais le plus souvent, par miracle je l'avoue, finissant par retrouver le nord. Cette façon d'être a donné sa saveur à mon existence et cela peut se retrouver dans le déroulement de nombreuses journées.

C'est ainsi que je vais évoquer les quelques jours de vacances passés aux îles Canaries avec ma femme et mon fusil sous-marin.

Les souvenirs s'appelant les uns les autres, cela me donnera d'ailleurs l'occasion de refaire le tour du monde.

Nous avons dès notre arrivée loué une voiture, et avons rapidement découvert sur la côte Ouest un petit village écarté, où les rares habitants vivaient de pêche et de la culture des bananes. De grand matin, impatient, je m'étais dirigé vers la plage, avec mes palmes et mon fusil ; je m'étais aussitôt avancé dans les eaux limpides de l'Atlantique. Dès les premiers mètres j'avais dérangé de son lit de sable un poisson de la taille d'un gros grondin. Il s'était éloigné sans hâte, et presque aussitôt sous mes yeux ahuris, s'était gonflé jusqu'à atteindre la taille et la forme d'un ballon de football qui eut été hérissé d'épines : c'était un tétraodon. Il m'avait évidemment rappelé ses dangereux cousins japonais appelés « fugu ». Au pays du Soleil Levant on en raffole et on les paie chers ; on ne les trouve que dans des restaurants spéciaux. Ils sont offerts au choix des clients dans des aquariums, où

on peut admirer leurs corps dodus noirs et blancs.

La loi impose à ces restaurants d'avoir un cuisinier pourvu d'un diplôme spécial. En effet ces poissons possèdent une glande contenant un venin contre lequel il n'existe aucun antidote. Ils sont mangés crus, découpés en tranches très minces jusqu'à en être translucides. Ces tranches sont disposées avec soin sur des assiettes de porcelaines blanches ornées de dessins bleus qui doivent apparaître clairement en transparence. C'est un plat bien conforme au goût japonais pour les spectacles rares et précieux.

Le jeu des japonais, qui fait penser à la roulette russe, consiste à se faire couper des tranches aussi près que possible de la glande mortelle. C'est ainsi qu'ouvrant un matin un journal de Tokyo, il n'y était question que du décès d'un très célèbre acteur de Kabuki. La veille, après force rasades de saké, il avait enjoint au cuisinier de couper : « plus près, encore plus près ! ». Le serveur n'avait pas osé s'opposer à son illustre client ; son couteau était visiblement passé si près de la glande, que l'acteur était mort dans la nuit. Quant à moi qui avais été parfois invité à consommer du fugu, je l'avais toujours fait avec pondération et sans trop de saké.

Pour revenir aux Canaries, je continuais ce matin-là à m'écartier du rivage ; le sol sableux s'approfondissait. Je me trouvais soudain nageant au dessus de l'épave d'un vieux bateau de pêche ; sa carcasse gisait à une quinzaine de mètres de profondeur, sa coque et ses membrures émergeant du sable et restant bien visibles. De gros poissons tournoyaient à l'intérieur et à l'extérieur de ce qui restait de la coque. Je plongeai plusieurs fois ; mais c'était trop profond et les poissons étaient trop agiles.

Le lendemain, ayant rencontré un jeune pêcheur, je lui demandai de m'emmener en barque, un peu plus loin, le long de la côte qui se transformait rapidement en falaise assez abrupte. Nageant au dessus d'une grande roche plate, j'arrivai jusqu'à son extrémité, là où l'eau devenait profonde. Je ressentis à ce moment une forte commotion ; un gros poisson à peine entrevu, venu de derrière, me frôla, me dépassa, et plongea dans les profondeurs. Je ne crois pas qu'il s'agissait d'un requin, mais cela me rappela que j'étais dans des eaux



*Comment les enfants
imaginent la vie sous-marine*

inconnues !

Quant à ma femme, un peu incommodée par les vagues, le soleil et l'oisiveté, elle demanda au garçon de la déposer sur la rive. En cet endroit la côte d'élevait de façon très abrupte. Un petit sentier de pêcheurs permettait cependant de la gravir ; ma femme mit pied à terre sans savoir ce qui l'attendait ! Elle prit trois heures

pour atteindre le sommet de la falaise, se dirigeant vers une légère échancrure, indiquée du doigt par notre marin, mais située, hélas, à près de mille mètres au dessus de la mer. Elle croisa quelques pêcheurs, aux visages rudes mais aimables ; l'un portait un lavabo sur son dos et descendait vers sa cahute. En effet, sur quelques saillies vivaient des familles qui avaient installé leurs cabanes entre ciel et mer. Ma femme, arrivée en haut, mit encore une bonne heure pour parcourir les kilomètres qui la séparaient de notre village. En ce qui me concerne la pêche ne faisait que commencer ! Levant la tête pour m'orienter, je vis avec horreur émerger tout autour des ailerons triangulaires de requins. Ils se déplaçaient tranquillement à une quinzaine de mètres. « Aucun danger ! » me cria le pêcheur, « ce ne sont que de petits requins marteaux ». Ils me paraissaient pourtant à peu près de ma taille. Cependant, rassuré, j'essayais de m'en approcher, mais eux, maintenant avec précision leur distance ; ils étaient curieux mais sans doute encore plus inquiets que moi.

Ce genre de rencontre était loin d'être la première que j'avais eu avec des bêtes marines ; c'est alors que de nombreuses aventures me revinrent en mémoire.

Un souvenir assez fort, est de m'être trouvé sur une plage du sud du Mexique, à quelques mètres au dessus d'un énorme poisson scie ; son corps était large et certainement beaucoup plus long que le mien, sans compter la scie. Il pa-

raissait dormir sur le sable. Ces animaux ont la réputation d'être hargneux et d'attaquer parfois les barques des pêcheurs ; ceux-ci me dirent à mon retour qu'il était très extraordinaire que j'aie eu l'occasion d'en voir un dans ces conditions. J'avais, sur le moment, regagné aussitôt mon petit hôtel, pour me remettre avec un gin tonic. Quelques semaines avant, à Acapulco (qui, en ces années cinquante, ne possédait qu'un tout petit hôtel), nous étions partis pêcher l'espadon ; ces animaux combattifs, à la grande nageoire dorsale bleu ciel, ont eux aussi un appendice en forme d'épée qui prolonge leur tête. Tous nos amis, dont Pierre Ledoux, (futur Président de la BNP), et Renée (qui devait devenir sa femme), en attrapèrent chacun un, mais moi pas ! Je ferrai un marlin, animal beaucoup plus gros, mais qui se décrocha avec des bonds furieux. Un peu vexé, et revenu au village, j'entrepris de remonter la côte à pied. Elle formait une grande plage magnifique : « la perla ». Il n'était pas question de s'y baigner, les rouleaux du Pacifique, bien que calmes ce jour-là, s'en-



Poisson-scie reposant sur fond de sable (Mexique)

flaient en arrivant sur la côte et formaient, le temps d'une seconde, un mur de 2 ou 3 mètres de haut avant de s'écrouler sur le rivage en écume. La vague, avant de basculer, présentait une face presque verticale, parfaitement lisse, au travers de laquelle on voyait circuler, comme dans un aquarium, de très longs poissons, peut-être des barracudas. Je n'ai jamais revu un tel spectacle.

J'ai aussi, en d'autres lieux, admiré des raies manta, observées du dessus et du dessous ! C'était un peu au nord de Rio. Je m'étais aventuré dans une baie à l'heure de la marée montante, je venais de faire une plongée, je relevais la tête pour regagner la surface. Juste au dessus de moi, trois de ces raies, chacune de peut-être deux mètres d'envergure, re-

montaient tranquillement le courant. J'aurais pu les toucher de la pointe du fusil, ce dont je me gardai bien. Ces animaux, apparentés aux raies, sont en principe inoffensifs, mais il est inutile de risquer un coup de queue.

J'ai revu quelques jours après, par le hublot de mon avion, un banc plus important de ces poissons se déplaçant en surface sur la mer des Caraïbes. Même de haut ils m'apparaissaient gigantesques. Ils donnaient l'image d'une escadrille d'avions de combat, triangles noirs sur fond de mer bleue.

Il me faut maintenant passer aux baleines. J'ai déjà évoqué celle, dans la région de Sydney qui avait émergé à peu près à l'endroit où je venais de plonger, faisant une peur épouvantable à ma femme qui me surveillait du rivage. J'en ai vu aussi d'autres qui s'accouplaient en soufflant force jets d'eau et en faisant de grands remous : ceux-ci étaient au large du Cap de Bonne Espérance, lieu classique pour ces ébats saisonniers.

Une des plus spectaculaire de ces baleines, je la vis devant Palm Beach, plage proche de la ville de Sydney. Elle faisait des bonds désespérés et retombait en faisant jaillir des trombes d'eau. Elle était sans doute attaquée par des requins mako, redoutables carnassiers noirs et blancs.

Je me souviens aussi d'un barracuda mesurant environ 2 mètres, il nageait en surface et je le regardais du haut d'une jetée, donc fort à l'abri ! Car il y avait eu l'histoire récente d'un plongeur qui avait blessé un de ces animaux : le poisson s'était retourné et ses dents lui avaient perforé le foie.

Evoquant notre vie à Sydney, j'ai déjà mentionné les requins de « Port Jackson », animaux dépourvus de dents, et broyeurs de coquillages. Il m'arrivait d'en saisir un à bras le corps pour faire du « requin-stop » sur quelques mètres. J'ai parlé aussi du « requin tapis » de la Baie de Cook, le premier que je voyais et qui m'avait fait si peur.

Dans la même baie, j'avais fait peu après l'expérience d'un requin plus excité, qui avait arraché de ma flèche le poisson que je ramenaient sur le rivage. Une autre attaque, longtemps après, avait été celle subie à Moorea, petite île voisine de Tahiti. Je nageais à l'intérieur de l'anneau de corail qui encercle l'île, et je cherchais des coquillages. L'eau était exceptionnellement limpide, on y voyait clairement à au moins trente mè-

tres. Levant le tête un instant pour me situer, je vis soudain un petit requin sauter le récif et foncer sur moi comme une torpille ; il s'arrêta brusquement à trois mètres, et repartit à toute vitesse en sens inverse : j'étais trop gros pour lui.

Mais c'est un jour, aux Fidji, que des requins m'ont le plus inquiété. J'y avais fait une courte escale avant de poursuivre vers les îles Tonga, Samoa, Cook et Tahiti. J'avais rencontré un jeune serveur de l'hôtel qui me proposa d'aller pêcher avec lui. Nous voici partis avec notre équipement, et nous nous écartons du rivage. Le fond était corallien, peu profond, entrecoupé de crevasses descendant une douzaine de mètres plus bas. Au fond, nous voyons passer quelques requins. La pêche se poursuit, elle est bonne, nous attachons nos prises



*Méduse, belle comme un
rêve mais peut-être
dangereuse*

par leurs ouïes avec une cordelette enroulée autour d'une tête de corail. Soudain nous sommes entourés de requins qui ont senti l'aubaine, ils sont remontés des profondeurs, tournant autour de nous et de nos prises. Il ne nous restait qu'à regagner le rivage aussi vite que possible.

Les requins sont pour moi les plus beaux animaux marins : effilés, puissants, ils circulent avec aisance, le long des récifs ; ils sont visiblement les rois des mers, comme les éléphants et les lions le sont dans leurs savanes. Il vaut mieux rester sur ses gardes.

Une très différente aventure m'attendait autour d'un îlot de la côte chilienne. L'eau était un peu trouble. Me voici soudain entouré d'un ballet d'otaries curieuses. Elles abondaient dans ces eaux poissonneuses et se hissaient de temps en temps sur l'îlot. Sur celui-ci des centaines d'oiseaux accumulaient leurs déjections blanchâtres, formant les fameux gisements de guano qui avaient constitué longtemps une des ri-

chesses du Chili. Ces otaries étaient joueuses et amicales, me frôlant avec grâce et curiosité. Elles étaient néanmoins assez grosses et, bien qu'affectueuses je préférais remonter sur la barque qui m'avait amené là.

Sur le point de quitter l'Australie, j'avais voulu voir une dernière fois ce pays que j'avais tant aimé. Je pique-niquais seul sur la côte entre Sydney et Brisbane. Je m'étais assis sur les blocs de roches massives qui émergent des eaux profondes. Ayant terminé mon repas, je jetai les restes devant moi. Un énorme remous se produisit à mes pieds : tout avait disparu, me faisant sursauter.

Plusieurs années avant, je nageais dans les Keys (chapelet d'îles terminant la Floride). Sur la terre ferme se dressaient quelques beaux palmiers, mais le rivage était recouvert d'un matelas épais de mangroves, qui abritaient dans l'entrelacs de leurs racines d'innombrables animaux étranges. Je me glisse néanmoins muni de mon masque, dans ce monde un peu inquiétant. Je profite des passages plus dégagés qui journallement laissaient monter et descendre la marée. Le fond était peuplé de petites langoustes. Continuant plus au large, je suis brutalement rejeté sur le côté par un poisson nettement plus gros que moi, que j'avais probablement dérangé dans son repos. Il file vers le large. Ce devait être un tarpon. Ces poissons ressemblent à des sardines géantes pouvant atteindre deux mètres, ils constituent les trophées les plus prisés par les pêcheurs sportifs de la région. Ces animaux ne sont pas dangereux, mais d'une vigueur incroyable.

Je mentionnerai enfin les monstrueux éléphants de mer, dont je vis certains en Argentine et d'autres en Nouvelle Zélande. Il vaut mieux ne pas s'en approcher, j'en reparlerai ailleurs.

Je terminerai ces histoires de mes mauvaises fréquentations avec un gros mérrou, ce qui nous fait revenir aux Canaries. Un jeune garçon m'avait demandé si cela m'amuserait d'en prendre un : en ce cas, me dit-il : « Suivez-moi ! » Nous rejoignons une plage déserte, et à un endroit précis il me montre du doigt la direction que je dois prendre : « Vous allez faire trente mètres, et trouver un petit plateau rocheux sous-marin surplombant le fond du sable. Suivez-en le bord, vous

trouvez au ras du sable une anfractuosité profonde d'environ 2 mètres. Vous y verrez un gros mérou ». Je croyais que c'était une blague : mais ce n'en était pas une ! Le mérou était là, blotti aussi loin de l'entrée que possible, incliné sur le côté entre le sable et le dessous de la roche. J'avance mon fusil, et tire : « A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ! ». Ce mérou pesait plusieurs kilos.... Ne sachant qu'en faire, nous sommes allés l'offrir à un petit restaurant de l'arrière pays.

Ma curiosité aura en somme plus que doublé la surface du monde terrestre que je souhaitais explorer si j'y ajoute toutes les mers.

Je ne sais finalement pas ce qui est le plus dangereux, d'un requin qui a faim, d'un éléphant qui protège ses petits, d'un buffle ou d'un rhinocéros dont l'essentiel de l'intelligence paraît concentré dans leurs cornes.

Mais j'aurais certainement beaucoup profité du spectacle de tout ce que nous donne à voir notre globe.



*Rêve d'enfant imaginant les
monstres des profondeurs*



Un gosse nigérien